



HAL
open science

Fiction climatique et déni/denial

Jean-Michel Ganteau

► **To cite this version:**

Jean-Michel Ganteau. Fiction climatique et déni/denial. HumanEnvi: le déni, May 2022, Montpellier, France. hal-03720754

HAL Id: hal-03720754

<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-03720754>

Submitted on 12 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fiction climatique et déni

Jean-Michel Ganteau

Univ Paul Valéry Montpellier 3, EMMA EA741, F34000, Montpellier, France

Journée HUMAN ENVI du 13 mai 2022

Introduction

Lorsque nous nous sommes penchés sur la question des mots de la crise climatique pouvant contribuer à un lexique des humanités environnementales dans le cadre du projet HUMANENVI, le déni s'est immédiatement imposé à moi. Mon expérience de citoyen confronté au discours médiatique mais aussi d'enseignant-chercheur en littérature britannique contemporaine m'avait maintes fois fait croiser ce terme. *Denial*, en effet, est un vocable qui apparaît dans tous les textes critiques consacrés à ce que les anglophones appellent la fiction climatique, dénomination qui renvoie à un substantiel corpus romanesque. Les origines de ce dernier se manifestent au 19^e siècle, avec des auteurs tel H.G. Wells, contemporain de notre Jules Verne national, et comme lui recourant aux possibilités de la science-fiction et de la *scientific romance* pour évoquer le bouleversement climatique. Avec *Sans Dessus Dessous* (1889), Verne met en scène des apprentis-sorciers qui utilisent la puissance de l'artillerie pour redresser l'axe de la terre, avec des conséquences spectaculaires en termes de modification du niveau des océans. Dans ce récit,

s'exprime de manière intuitive une hypothèse scientifique majeure, celle de l'Anthropocène, qui émergera près d'un siècle plus tard. De même, chez le Wells de *La Machine à remonter le temps* (1895), la modification du climat et l'extinction des espèces sont au cœur de la vision de l'avenir de la planète, en une intuition post-apocalyptique qui deviendra matricielle pour la production britannique des siècles suivants. Des classiques modernes de J.G. Ballard (*Le Monde englouti* [1962], *Sécheresse* [1965]) à des succès contemporains comme de ceux de Jeanette Winterson avec *The Stone Gods* (2007) ou d'Ian McEwan avec *Solar* (2010), la littérature anglaise de qualité s'est emparée du sujet de la crise environnementale et, spécifiquement, climatique, répondant en écho aux très influentes productions américaines que sont *La Route* (2006) de Cormac McCarthy, ou encore la trilogie dystopique de la Canadienne Margaret Atwood : *Le Dernier homme* (*Oryx and Crake* [2003]), *Le Temps du déluge* (*The Year of the Flood* [2009]) et *MaddAddam* (2013). La masse de romans de langue anglaise consacrés au sujet a donné naissance à un (sous-)genre désormais désigné sous le terme de *climate (change) fiction* ou *cli-fi*, ce qui pourrait surprendre un public francophone qui n'est pas confronté à la même offre de ce côté-ci de la Manche ou de l'Atlantique. Je ne suis certainement pas un spécialiste du roman français contemporain, mais j'ai l'impression que notre production contemporaine thématissant le changement climatique est bien plus réduite¹, se limitant à des

¹ Nathalie Posthumus parle de « relative absence of French climate fiction » (Posthumus 196).

auteurs comme Patrick Nottret, auteur de ce que l'on pourrait qualifier de thrillers psychologiques, à quelques textes de science-fiction dus à Yann Quero (*Le Procès de l'homme blanc* [2005], *L'Avenir ne sera plus ce qu'il était* [2010]), ou à des satires comme celles de Jean-Christophe Rufin (*Parfum d'Adam* [2007]), de Philippe Vasset (*Le Journal intime d'une prédatrice* [2010]), ou plus récemment de Joël Baqué (*La Fonte des glaces* [2017]), entre autres. Du côté français, c'est donc la satire qui me semble émerger comme mode dominant, alors que les anglophones ont plus spontanément recours à la veine (post-)apocalyptique.

Ces quelques généralités n'ont pour but que d'esquisser un arrière-plan qui contextualise mon propos et légitime ma présence en ces lieux en qualité de spécialiste de littérature. La question qui me préoccupe est bien celle du déni et des représentations qu'en propose le texte de fiction. Et c'est en tant que lecteur d'études critiques consacrés à la fiction climatique et, plus largement, d'ouvrages de sociologie, psychologie, psychologie sociale, psychanalyse consacrés à la question de ce que les anglophones appellent *denial*, dans le cadre de mon travail sur le roman britannique contemporain, que j'ai remarqué plusieurs faits saillants—saillants par une forme d'absence :

- le déni est partout et nulle part dans la critique de la *cli-fi* : difficile d'échapper à un chapitre voire parfois à une page sans que le mot apparaisse, alors qu'il n'est jamais précisément défini ni contextualisé ;

- le vocable anglais *denial* ne prend pas en compte les diverses acceptions que la psychanalyse, dans le sillage de Freud, nous a invités à distinguer : le déni

n'est pas la dénégation, par exemple, mais le terme *denial* semble inviter à une confusion des deux.

Mon intervention aujourd'hui, en relation avec celles d'un psychanalyste, Marc Amfreville, et d'une romancière, Geneviève Brisac, a pour objectif de jeter un éclairage venant de l'extérieur sur le terme « déni », en mobilisant un corpus de sources primaires et critiques/théoriques. Cela me semble d'autant plus important que, dans nos références hexagonales, la question du déni est moins présente que celle du climato-scepticisme, terme qui a eu les honneurs de la presse et de la critique ces quinze dernières années. On se rappelle en effet les textes de Luc Ferry, *Le Nouvel ordre écologique* (1992) et plus encore peut-être de Claude Allègre, *L'Imposture climatique* (2010), qui ont alimenté une controverse médiatique hexagonale. Selon Stephanie Posthumus, c'est en 2007 que le terme « climato-scepticisme » est apparu dans la presse (182) avant de s'imposer. J'ai l'impression que, si l'on peut rencontrer les expressions « déni du réchauffement/changement climatique », le mot « négateur » de ce même changement ou réchauffement ne s'est pas imposé en France (il fleure trop la traduction directe de l'anglais *denier*), alors qu'il est courant de faire référence à des individus ou à des groupes sous l'appellation « climato-sceptiques ». Or, si les questions du scepticisme et du déni sont connexes, ces deux termes ne sont certainement pas des synonymes, comme l'indique la littérature critique anglophone, ainsi que j'aurai l'occasion d'y revenir. Ce qui m'importait à ce stade était d'esquisser le cadre, au carrefour de diverses disciplines et cultures

nationales (et, partant, linguistiques), dans lequel a émergé mon questionnement sur le déni. Dans mon intervention, j'utilise le terme dans son acception la plus vaste, sans trancher avec « dénégation » (je laisse cela à la compétence du psychanalyste), comme traduction directe de ce *denial* si présent dans la production anglophone.

Historique

Le déni n'est pas réservé à la question du changement climatique ou autres catastrophes environnementales. De fait, de nombreuses études se penchent sur les origines de cette réaction publique à des événements et en trouvent des exemples matriciels dans les décennies qui ont conclu le 20^e siècle. Chez les anglophones, la première référence est certainement celle de la Shoah, avec la question du *Holocaust denial*, que les Français envisagent en termes de négationnisme. En outre, le déni frappant les États-Unis après le bombardement d'Hiroshima et Nagasaki semble avoir constitué une zone de frayage non négligeable, de l'aveu de certains commentateurs (Norgaard 4). Mais ce sont surtout les controverses ayant émergé aux États-Unis dans les années 70 et 80 qui ont semblé avoir en grande partie jeté les bases institutionnelles mais aussi individuelles du déni, autour de l'utilisation d'un fameux pesticide, le DDT. Cette controverse célèbre a été déclenchée par la publication de *Silent Spring/Printemps silencieux* (1962), de Rachel Carson, qui dénonçait l'utilisation de pesticides et les effets dévastateurs qu'il produisaient sur les oiseaux (Washington, Cook et

Oreskes 71-72) tout en disséquant les campagnes de désinformation orchestrée par les secteurs de l'agro-business et de la chimie. Ce texte a été à l'origine de la prise de conscience écologique aux USA et partout dans le monde occidental et l'on voit donc combien, dès les origines contemporaines du mouvement, la question du déni est indissociable de celle de la prise de conscience. Plus précisément peut-être, c'est autour de la controverse sur le lien entre consommation de tabac et cancer du poumon que le problème du déni a été abordé de manière systématique. L'ouvrage d'Erik M. Conway et de Naomi Oreskes, *Merchants of Doubt : How a Handful of Scientists Obscured the Truth on Issues from Tobacco Smoke to Global Warming/ Les Marchands de doute : ou comment une poignée de scientifiques ont masqué la vérité sur des enjeux de société tels que le tabagisme et le réchauffement climatique* (2010) a également eu une influence cruciale, établissant les liens entre les précédents dispositifs institutionnels (politiques et commerciaux) de déni orchestrés par le lobby du secteur du tabac et ceux mis en œuvre autour de la perception de la crise climatique (pluies acides, trou dans la couche d'ozone, réchauffement climatique). Même si le titre met en avant la question du scepticisme (*doubt*), l'ouvrage renvoie massivement à des dispositifs de désinformation orchestrés par des scientifiques à la solde d'entreprises et de politiciens conservateurs par ailleurs taxés de négationnisme (*deniers*) et de contrarianisme (*contrarians*) (Washington, Cook et Oreskes 72). Outre ces jalons essentiels dans l'histoire du déni appliqué à la question environnementale et à la crise climatique, de nombreux

auteurs contemporains (sociologues et psychologues essentiellement) s'intéressent à la fabrique du déni, notamment à travers les CCT ou *Conservative Think Tanks* (groupes de réflexion conservateurs) (Almiron 2, Garrard 29), ou encore par le biais de facteurs aggravants comme l'utilisation d'algorithmes qui, sur Google Scholar, Facebook ou autres réseaux sociaux, permettent d'encourager des communautés de citoyens partageant les mêmes positions et objectifs, et alimentant de ce fait la pratique du déni à grande échelle (Garrard 13). Ces lobbys mettent en œuvre des stratégies d'opposition au consensus scientifique qui laisse planer peu de doute quant à réalité du changement climatique.

Si l'on se penche un instant sur l'historique du changement climatique, il est aisé de se rendre compte que cette appellation, « changement climatique », que l'on tend à prendre pour acquise, ne s'est stabilisée qu'au terme d'un processus assez lent. Elle a remplacé l'expression « réchauffement de la planète » (*global warming*), qui avait été communément utilisé jusqu'au début des années 2000, lorsque l'on envisageait les conséquences de l'effet de serre (*greenhouse effect*). Ainsi que le rappellent Washington et Cook, l'hypothèse de l'effet de serre a été émise il y a plus d'un siècle.

Lorsque Svante Arrhenius a suggéré pour la première fois que l'augmentation des concentrations atmosphériques de dioxyde de carbone provenant de la combustion de combustibles fossiles pouvait entraîner un changement climatique global. C'était une affirmation radicale. Qui, à la fin du 19^e siècle, croyait que les activités humaines pouvaient atteindre

l'ampleur des forces naturelles ? En tout cas, il n'y avait aucun moyen de tester cette idée. Arrhenius faisait une prédiction sur quelque chose qui pourrait se produire dans le futur, et non une affirmation sur quelque chose qui se produisait déjà.

Le premier scientifique à affirmer que le changement climatique était en cours était l'ingénieur britannique Guy Stuart Callendar. Au début des années 1930, Callendar a compilé les données mondiales disponibles (principalement en Europe), qui suggéraient que le dioxyde de carbone atmosphérique et les températures moyennes mondiales commençaient à augmenter. D'autres scientifiques ont abordé la question de manière théorique. Le physicien américain E. O. Hulburt, un physicien au Laboratoire de recherche navale des États-Unis, a calculé l'effet d'un doublement du CO₂ sur le climat mondial en se basant sur des principes physiques, et a conclu que le doublement du CO₂ augmenterait la température moyenne de la planète de 4°C, tandis que le tripler la ferait augmenter de 7°C. Cela, a-t-il noté, était suffisant pour changer radicalement le climat de la Terre. (Washington et Cook xi ; traduit par mes soins)

Depuis les années trente, cette hypothèse a été maintes fois validée et fait désormais l'objet d'un consensus au sein de la communauté scientifique. Depuis les années quatre-vingt, les scientifiques ont établi qu'il était hautement probable que le réchauffement de la planète se manifeste de manière aiguë avant la fin du

21^e siècle (Washington et Cook xii). La littérature critique précise que c'est dès cette époque que la question du déni et du climato-scepticisme s'est posée, de manière cruciale, aux États-Unis. En effet, Ronald Reagan a soutenu les travaux de William Nierenberg, un physicien conservateur qui niait la gravité du réchauffement de la planète, et qui soutenait l'idée que, grâce au dynamisme des marchés, des solutions technologiques innovantes seraient trouvées pour ralentir ce phénomène. Reagan le nomma à la tête d'un comité national chargé de la question de ce qui, à l'époque, était appelé réchauffement de la planète, et il constitua un *think tank* très influent (Robert Jastrow et Frederick Seitz, ce dernier ayant des liens étroits avec le secteur du tabac) et totalement attaché à la critique de la théorie du réchauffement (mais aussi à celle de la dégradation de la couche d'ozone). Aux États-Unis les bases du déni relatif au réchauffement sont jetées très tôt, se fondant sur des arguments bien moins scientifiques qu'idéologiques, politiques et, partant, économiques (Washington et Cook xii). Cette opposition entre travail scientifique et intérêts économiques et politiques est une réalité qui concerne également le Royaume-Uni de Margaret Thatcher. Les opposants à la théorie du réchauffement de la planète sont expérimentés, organisés, et parfois soutenus au plus haut niveau. C'est ainsi qu'en 2003, sous la présidence Bush, un certain Frank Lunz, conseiller du président Bush, propose de transformer l'appellation « réchauffement de la planète/*global warming* » en « changement climatique/*climate change* » :

Les termes clés utilisés pour désigner la situation climatique actuelle ne sont pas le fruit du hasard. Le concept le plus utilisé actuellement, le « changement climatique », a été choisi pour promouvoir l'inaction. Il est bien connu aujourd'hui que le concept de changement climatique a été créé en 2003 par un conseiller de l'administration Bush, Frank Luntz, qui a suggéré d'utiliser cette expression pour remplacer le réchauffement de la planète car le changement climatique moins effrayant – le climat a des connotations plus agréables et le changement, comme le rappelle Lakoff, « [laisse] de côté toute cause humaine du changement ». (Almiron et Xifra 15 ; traduit par mes soins)

Modifier les appellations revient en effet à réfuter les hypothèses ou théories qui recueillent un large consensus parmi les membres de la communauté scientifique régie par les règles déontologiques d'usage (dialogue, évaluation par les pairs, notamment), et notamment celles des causes anthropogéniques du réchauffement de la planète.

Le scepticisme

C'est ici qu'il convient de s'arrêter un instant sur une autre question terminologique afin de distinguer entre « scepticisme » et « déni ». En effet, nombre de commentateurs rappellent que l'utilisation « scepticisme » relève d'un abus de langage, et plus spécifiquement d'un emprunt qui, une fois encore, a

valeur d'euphémisme et utilise le lexique de l'intégrité scientifique comme cheval de Troie de pratiques orientées et non avouables. C'est ce qu'indiquent, une fois encore, Almiron et Xifra :

Le scepticisme est probablement le terme le plus controversé. Alors que ceux qui sont activement impliqués dans la remise en question de la science du climat préfèrent généralement se décrire comme des sceptiques, pour certains auteurs, cela revient à "permettre aux négationnistes de se draper dans le manteau de la science alors même qu'ils nient des parties critiques de la science du climat" (Powell, 2011). Le scepticisme a joué un rôle important dans la science, et ces climato-sceptique ne se conforment clairement pas aux normes communes du scepticisme scientifique, puisqu'ils persistent à nier les preuves. (Almiron 11 ; traduit par mes soins)

Washington et Cook rappellent que la méthode scientifique s'attache à définir des probabilités et non sur des certitudes. L'incertitude est donc au cœur des découvertes scientifiques, ce qui ne répond pas nécessairement aux attentes du public (ainsi que l'a montré la récente crise sanitaire, par exemple). En d'autres termes, « la science ne prouve rien. Elle trouve la théorie la plus probable pour s'adapter aux observations. Parfois, les choses sont si probables que nous les appelons des faits, comme dans "le soleil se lèvera demain". Il s'agit en fait d'une déclaration

fondée sur une forte probabilité. » (Washington et Cook 6 ; traduit par mes soins)
Cela explique que, jusqu'à un passé relativement récent, les scientifiques aient évité de publier des déclarations tranchées sur la proportion et les effets du changement climatique, frustrant les attentes d'une partie du public (une situation similaire s'est imposée tout au long de la crise du COVID19). La preuve s'en trouve dans les communications officielles des organismes internationaux :

La conclusion la plus souvent citée du GIEC/IPCC est qu'il y a 90 % de chances que les tendances climatiques récentes soient causées par l'humanité (GIEC, 2007). Il s'agit là d'une déclaration de probabilité et il a fallu des décennies au GIEC/IPCC pour convenir par consensus qu'une telle déclaration était acceptable, qu'elle était nécessaire car le risque posé par le climat était suffisamment élevé. (Washington et Cook 7 ; traduit par mes soins)

La communauté scientifique attachée à l'étude du réchauffement climatique fonctionne à un rythme décalé au regard des attentes du public afin d'aboutir à un consensus s'appuyant sur la prépondérance des probabilités et preuves (*preponderance of evidence*). Ce fonctionnement est fondé sur le scepticisme comme catégorie heuristique, qui introduit des discussions et débats, voire des controverses, au sein de la communauté. Le scepticisme est donc une attitude nécessaire dans la recherche scientifique. Il permet de prendre en compte la

complexité de la réalité et de s'émanciper des croyances et des dogmes. Il est donc essentiel aux avancées scientifiques (Washington et Cook 1).

Revendiquer et utiliser l'appellation « climato-sceptique »/*sceptic* relève d'un abus de langage, voire d'une manipulation qui consiste à se vêtir des atours de la communauté scientifique établie pour en saper l'efficacité et, partant, jeter le discrédit sur les découvertes en cours d'élaboration. La question du scepticisme doit donc se distinguer de celle du déni : elle consiste à rejeter des preuves établies par consensus. Pour citer une fois encore Washington et Cook, « Le déni n'a rien à voir avec la recherche de la vérité, il consiste à nier une vérité qui ne nous plaît pas. » (Washington et Cook 1 ; traduit par mes soins) De ce point de vue, scepticisme et déni peuvent bel et bien fonctionner comme des antonymes.

Le déni : définitions

C'est la raison pour laquelle la plupart des critiques s'accordent à distinguer trois types de rejet de la théorie du changement climatique ainsi que de la réalité de ses effets actuels et projetés au terme de modélisations qui se fondent sur un consensus. À titre emblématique, Greg Garrard, propose une répartition entre les sceptiques (*sceptics*), les négateurs (*deniers*) et les contrarians (*contrarians*). A ses yeux, les sceptiques seraient animés par un biais systématique dans la réfutation de la réalité du réchauffement, par opposition aux scientifiques répondant aux exigences de la validation par les pairs, qui s'attachent à l'absence de tout biais dans leurs travaux (Garrard et al co. 20). Les *contrarians* seraient

caractérisés par une position plus radicale, systématique et audible contre le consensus scientifique (Almiron et Xifra 12). Les négateurs² ou *deniers* ou encore *denialists* relèvent d'une catégorie plus large, fondée sur un spectre qui va des doutes jusqu'à la réfutation, et Stéphane Foucart, journaliste spécialisé dans les sciences de l'environnement, en a proposé une classification en quatre sous-catégories :

- 1 Quelqu'un qui nie l'existence du changement climatique dans son ensemble.
- 2 Quelqu'un qui nie les causes anthropogéniques du changement climatique (mais qui accepte que le changement climatique est réel).
- 3 Quelqu'un qui nie que le changement climatique soit un problème sérieux (mais accepte que le changement climatique est réel et a des causes anthropiques).
- 4 Une personne qui nie que le changement climatique soit un défi (mais accepte que le changement climatique est réel, ainsi que ses causes anthropiques et sa gravité, croyant que la technologie va le résoudre). (Cité par Almiron et Xifra 12 ; traduit par mes soins)

D'autres typologies ont également été avancées. Per Espen Stoknes distingue ainsi déni actif de déni passif, cette dernière catégorie se fondant sur une absence

² En anglais, le terme *denier* peut également être traduit par « négationniste », ce qui renvoie à d'autres connotations historiques qui complexifient encore le débat.

de réaction, voire une indifférence, alors que la première peut prendre les accents du militantisme (Stoknes n.p.). Surtout, il s'intéresse à divers niveaux de déni : individuel, collectif, mais aussi culturel. Au niveau collectif, ce sont les organisations de divers types : industrielles et commerciales, associatives, *think tanks*, etc. qui sont les lieux de fabrique du déni comment peuvent l'être les États et gouvernements, ainsi que l'ont montré les exemples des Etats-Unis et du Brésil ces dernières années. C'est surtout la question du déni culturel qui est intéressante dans le cadre des études menées dans le domaine des SHS, dans la mesure où ces recherches s'intéressent à la présence de normes sociales et culturelles (Stoknes n.p.) qui facilitent ou, au contraire, dans le cas du déni, altèrent voire bloquent la perception du réchauffement climatique et conduisent à mettre en doute ou à réfuter le consensus scientifique. Cela étant, la typologie la plus stabilisée semble être celle mise en œuvre par l'un des pionniers des études sur le déni, Stanley Cohen. Dans *States of Denial: Knowing about Atrocities and Suffering* (2001), il établit une distinction entre trois types de déni : littéral, interprétatif, et par implication (*implicatory denial*). Le déni littéral implique l'assertion qu'un événement n'a pas eu lieu ou n'est pas réel. Dans le cas du déni interprétatif, les faits eux-mêmes ne sont pas réfutés mais soumis à une interprétation différente : « L'utilisation d'euphémismes, de jargon technique, ou le changement de termes sont utilisés pour contester la signification des événements » (Norgaard 10 ; traduit par mes soins). Dans le cas du déni par implication, « ce n'est pas l'information qui est minimisée, mais 'les implications psychologiques, politiques

et morales qui en découlent logiquement' » (Norgaard 11, citant Cohen ; traduit par mes soins). Ce troisième type de déni ne s'exprime pas « par un rejet des preuves ni de l'expérience personnelle du réchauffement climatique mais par l'incapacité de prendre en compte cette réalité dans la pratique quotidienne ou de la traduire en termes d'engagement social » (Norgaard 11). En d'autres termes, ce n'est pas la connaissance empirique ni scientifique qui est remise en question mais l'incapacité de prendre la bonne décision au regard des faits établis et éprouvés (Norgaard 11). Comme l'ont montré de nombreuses études, dont celle de l'Américaine Kari Marie Norgaard, c'est ce troisième type de déni qui est le plus répandu. Les chiffres sont éloquentes : une enquête menée en 2015 par Yale a montré que 90% des sondés aux Etats-Unis, en Europe et au Japon acceptaient la réalité du réchauffement climatique (par comparaison avec 40% à l'échelle mondiale), ils étaient bien moins enclins à considérer ce phénomène comme un risque sérieux, contrairement aux populations des pays en voie de développement. De même, une étude menée en 2017 au Royaume-Uni a montré que 90% des sondés, toutes tranches d'âge confondues, croyaient en la réalité du changement climatique mais que seuls 36% pensaient qu'il était d'origine anthropique (Hoggett 3), ce qui bien entendu entraîne des conséquences sur les actions à conduire en termes individuels, voire sur l'adhésion à la prise de mesures aux niveaux personnel et collectif. C'est en ce sens que le déni par implication est dévastateur.

En effet, il est le facteur déterminant d'un paradoxe que tous les commentateurs s'accordent à souligner et à déplorer : en dépit du consensus scientifique sur le réchauffement climatique, mais aussi en dépit de l'expérience personnelle des manifestations qui y sont liées, une grande partie du public ne réagit que de manière insuffisante, ou ne réagit pas du tout. Cela conduit les observateurs à parler d'« inaction » (Almiron et Xifra 2), d'« apathie » (Norgaard 63), d'« équanimité » (Hoggett 3), par exemple. La comparaison a souvent été établie avec une réaction similaire face à la perspective d'une crise majeure, celle liée à la découverte de la fission de l'atome et à ses applications militaires. Einstein avait expliqué, face à cette menace existentielle d'origine anthropogénique que « le pouvoir libéré par l'atome avait changé tout sauf le mode de pensée de ses contemporains », ce qui à coup sûr faisait courir le risque d'une catastrophe imminente à l'humanité (Timothy Clark cité par Zimmerman 6 ; traduit par mes soins).

Psychologie sociale

Les causes du déni ont longtemps été attribuées à un déficit d'information. L'idée était en effet qu'informer les citoyens entraînerait leur prise de conscience et que, mécaniquement, ils adopteraient l'attitude adéquate en réaction à la menace du réchauffement climatique et feraient évoluer leur mode de vie pour valoriser des choix responsables. Cependant, face au constat de l'inaction durable d'une large partie du public, d'autres options ont été retenues, qui prennent en compte les

limites du fonctionnement rationnel (Hoggett 4). Des enquêtes ont donc été menées par des sociologues, l'exemple le plus abouti étant peut-être celui de Kari Marie Norgaard qui a privilégié la pratique de l'immersion dans une communauté rurale norvégienne, pendant un an, et a tiré un ouvrage de ses observations : *Living in Denial. Climate Change, Emotions and Everyday Life* (2011). Elle a établi un corpus d'entretiens avec des villageois dont elle s'est inspirée pour produire son étude sur les manifestations et causes du déni par implication, prenant particulièrement en compte ce qu'elle appelle des émotions comme la peur, la culpabilité, ou encore le sentiment d'impuissance des citoyens dans ce riche pays producteur de gaz et de pétrole qui place aussi la conscience écologique parmi ses priorités.

Cela étant, c'est surtout la psychologie (dont la psychologie sociale) qui semble la démarche la plus efficace et la plus usitée pour tenter de cerner les origines de ce déni massif et persistant, avec quelques incursions dans les domaines des neurosciences, ou encore de la psychanalyse. Paul Hoggett décrit les méthodes des neurosciences comportementales qui se fondent sur ce qui est visible chez les patients et, plus largement ici, les citoyens en proie à diverses variantes de déni. Il rappelle la distinction établie entre le système réflexif, qui prend en compte les fonctionnements conscients, et ce qui est parfois désigné comme le « cerveau émotionnel », avec à son cœur l'amygdale qui joue un rôle essentiel dans la production d'émotions comme la peur. Il rappelle ce faisant combien la prise en compte de cette dualité dans le système limbique a permis de

mettre en perspective le caractère rationnel de bien des jugements ou autres prises de décisions. C'est grâce à ce modèle que des auteurs tel George Marshall, dans *Don't Even Think about It* (2015) ont conduit à mieux cerner les paramètres qui président à l'incapacité de se confronter à la réalité du changement climatique (Hoggett 5). Ces démarches permettent de s'interroger sur ce négatif du déni qui est l'attention, catégorie à laquelle le déni est lié, se situant à l'autre extrémité du spectre de la perception, et de reformuler la question en termes d'attention sélective.

Cette question est intimement liée à celle du comportement, lui-même fondé sur l'internalisation de normes culturelles qui déterminent les objets de l'attention. Les cadres culturels (et, partant, émotionnels) de l'attention sont puissamment à l'œuvre dans des communautés comme celle décrite par Norgaard où une conduite dictée par l'histoire culturelle dont le groupe est dépositaire conduit à privilégier telle ou telle attitude, comme la distance ou l'équanimité, et donc à mettre sous le boisseau des émotions telles la peur ou la culpabilité, et les stimuli et perceptions qui les génèrent (Norgaard 92-93). C'est ce que confirme également Eviatar Zerubavel, spécialiste de la sociologie de la cognition, dans son ouvrage *The Elephant in the Room. Silence and Denial in Everyday Life* (2006), lorsqu'il évoque la puissance des normes de l'attention qui, pour être invisibles, n'en sont pas moins omniprésentes et construisent notre sens de ce qui est réel et, précisément, dans le cas du déni, de ce qui ne l'est pas, excluant certains faits de notre expérience immédiate de la réalité ordinaire (Zerubavel cité par Norgaard

112, voir aussi Zerubavel 18). Il démontre ainsi comment ces normes permettent d'apprendre à ignorer (« Learning to ignore » [Zerubavel 20]) — dans le sens de négliger, de ne pas faire attention à. On voit comment, ici encore, se dessine un spectre qui va d'une forme de rejet originellement conscient (relevant de la dénégation) pour devenir nécessairement automatique et spontané, ce qui correspond peut-être à ce que le psychiatre américain Robert Jay Lifton désigne comme du *numbing* (engourdissement, voire paralysie) et qui semble être une composante non négligeable du déni entendu au sens large (et non freudien) du terme, relevant de la catégorie générale du *denial*.³

Distance

Une des modalités essentielles de cette fabrique de l'absence est certainement la distance, point qui revient dans de nombreux commentaires consacrés à la question. Cette question est au cœur de textes très influents consacrés à la crise écologique en général et climatique en particulier, comme c'est le cas de *Slow Violence and the Environmentalism of Poor* (2011) de Rob Nixon ou encore de *Hyperobjects : Philosophy and Ecology after the End of the World/Hyperobjets : philosophie et écologie après la fin du monde* (2013). Les deux auteurs postulent en effet une invisibilité immédiate de la crise environnementale dont les effets tardent à se manifester, dans la mesure où ils se produisent ailleurs que chez nous,

³ Voir Stoknes, « we've become comfortably numbed » (Stoknes n.p.)

ou dans la mesure où ils interviennent sur des échelles d'une magnitude telle que l'imagination humaine achoppe à les appréhender dans leur intégralité, postulant une sublimité de ces phénomènes qui mettent en échec nos perceptions mais aussi notre imagination. Il s'agit d'une violence de l'ailleurs et de l'après, dont la nature et l'intégralité ne peuvent être appréhendées, sinon indirectement, par le biais de certains de leurs effets, selon une logique que les rhétoriciens ont décrit en termes de métalepse. Avec ces dernières considérations, j'ai glissé vers le domaine des représentations, en évoquant l'esthétique du sublime et la poétique de la métalepse. Cela me semble se justifier par le fait que, d'une part, les normes de perception et d'attention relèvent d'une logique de la représentation et que, d'autre part, ces catégories nous invitent à penser à des moyens de figurer indirectement, voire négativement, ce qui échappe à la perception, mais aussi à la conscience, afin d'installer un trou dans notre capacité de représentation (et j'y reviendrai dans un instant).

Un des facilitateurs les plus éprouvés du déni serait donc la distance comme levier de la résistance à la perception et à la prise en compte du changement climatique. A cet égard, le psychologue et politicien Per Espen Stoknes, dans son ouvrage *What We Think about when We Try not to Think about Global Warming. Towards a New Psychology of Climate Action* (2015), identifie une série de barrières qui entravent l'action en faveur de la reconnaissance du réchauffement climatique et de la mise en œuvre de mesures visant à le réduire : Distance, Doom, Dissonance, Denial et iDentity (Diapo). C'est bien la distance qui délimite le

cercle le plus vaste et détermine de facto la manifestation des autres catégories : dissonance, menace, déni, et atteinte à notre intégrité. La distance est pour lui la condition première (ce modèle est évidemment discutable, et on serait tenté de placer la peur engendrée par la menace comme barrière princeps). Par ailleurs, ce que la majorité des commentateurs mettent en avant est cette distance qui est facteur d'invisibilité. Certes, des manifestations du réchauffement climatique surviennent régulièrement, caractérisées par un déchaînement de violence, comme dans les périodes de sécheresse extrême ou de tempêtes, tornades et cyclones, événements caractérisés par leur aspect aussi soudain que spectaculaire, de nature à frapper les esprits et à s'imprégner dans les mémoires. Toutefois, la plupart du temps, c'est bien l'invisibilité du réchauffement climatique, lié à la distance (et à la lenteur, pour reprendre l'expression de Nixon) de ses manifestations, qui fabrique une non existence ou à tout le moins une absence. Un cran plus loin, la distance permet d'autant plus aisément la mise en œuvre du silence et plus précisément du tabou, sujet de l'étude de Zérubavel. Dans ces circonstances, ce que les anglophones désignent par l'expression *conspiracy of silence* (ou silence collectif) déclenche un phénomène difficile à traduire ou à représenter : « la non-occurrence, qui, par définition, est plutôt difficile à observer » (Zerubavel 13 ; traduit par mes soins).

Trauma

Depuis quelques minutes, je tourne autour d'une notion connexe, importée elle aussi des champs de la psychologie et de la psychanalyse, à savoir : le trauma. Dans le cadre des travaux consacré à la *cli fi* (à l'écrit comme à l'écran), la question du trauma a été notoirement traitée par E. Ann Kaplan, sur un mode résolument hétérodoxe. Face à la prolifération de récits catastrophes (*disaster narratives*), et en se fondant sur une démarche issue de son expérience personnelle de l'ouragan Sandy qui avait dévasté New York à l'automne 2012, elle propose de transformer la catégorie du syndrome post-traumatique (*PTSD*) en syndrome prétraumatique (*PreTSD*). Pour ce faire, elle se place en marge (sans jamais y faire référence de manière explicite) de la théorie freudienne du trauma, dans laquelle il ne peut y avoir trauma que lorsqu'un événement violent intervient de manière totalement inattendue, sans aucune préparation par l'angoisse. Pour Kaplan, en revanche, le PreTSD n'est que projection vers l'avenir et angoisse décuplée par la conscience de la catastrophe à venir. Cet événement limite (*border event*) qu'est Sandy fait déborder le passé dans le présent, non pas selon les modalités d'une répétition automatique du passé dans le présent (conformément au modèle freudien) qui va de pair avec une absence de souvenir, mais d'une angoisse aiguë présente de manière bien consciente chez le sujet ayant fait l'expérience directe d'un objet limite :

ayant fait l'expérience [de la violence extrême], il est possible que je souffre désormais de pré-trauma—c'est-à-dire que je vive dans un état de peur face à un événement à venir qui serait terrifiant dans des proportions

comparables. [...] Je pense que, désormais, nos sociétés entrent dans une nouvelle aire dominée par le pré-trauma affectant la sphère publique. »

(Kaplan xiv ; traduit par mes soins)

Comme on peut l’imaginer, ces analyses ne sont que peu compatibles avec celles du déni, le pré-trauma favorisant une prise de conscience—cette dernière pouvant ou non se transformer en *numbing*, par exemple. En revanche le modèle originel du trauma est de nature à favoriser l’insu, le silence, voir le déni : il est fondé sur la survenue de *deux* effractions liées à des événements violents, avec une période de latence entre les deux événements pendant laquelle aucun souvenir du premier n’est disponible, et la possibilité de l’après-coup, qui consiste en la réactivation du premier événement par le second et entraîne la répétition compulsive sans accès volontaire au souvenir propose un modèle compatible avec le déni.

En effet, plusieurs critiques sont revenus à cette catégorie en se fondant ce qui peut être considéré comme des symptômes du déni. Norgaard parle ainsi d’« impression de savoir *et* de ne pas savoir » (Norgaard 4 ; souligné par mes soins) et elle enchaîne en évoquant une forme d’engourdissement psychique (*psychic numbing*) théorisé par le psychiatre Robert J. Lifton lorsqu’il décrit la crise de la signification qu’a entraîné l’expérience de la guerre nucléaire et le déni des Américains au sujet du bombardement d’Hiroshima et de Nagasaki (Norgaard 4), ainsi que je l’ai déjà indiqué. Surtout, elle évoque l’existence d’une « double réalité » en des termes frappants : « Nous vivons d’une manière et nous pensons

d'une autre manière. Nous apprenons à penser en parallèle. » (Norgaard 5) Cette question de la double réalité appelle à n'en point douter celle de la dissonance cognitive sur laquelle s'est penché Leon Festinger (1957), qui a eu une grande influence dans le domaine de la psychologie sociale, dans le champ des études consacrées à la crise environnementale et climatique et, partant, dans la critique consacrée à la cli-fi.⁴ Selon Festinger, en effet, lorsque les circonstances amènent une personne à agir en désaccord avec ses croyances, elle éprouve une tension désagréable appelée dissonance, qu'elle tentera de ce fait de réduire en modifiant ses croyances afin de les mettre en conformité avec ses actes. On perçoit aisément combien, dans le cas du réchauffement climatique, cette dissonance se nourrit d'une double réalité, celle des croyances et celle des actes qui bifurquent, si bien que la prédominance des actions consolide le déni, ou à tout le moins le *statu quo* ou encore l'inaction évoquée ci-dessus. Cela étant, le modèle du trauma postule une séparation plus radicale, qui a pu être envisagée en termes de dissociation.

C'est ce que souligne Lee Zimmerman, dans *Trauma and the Discourse of Climate Change : Literature, Psychoanalysis, Denial* (2020). Professeur de littérature anglaise à l'Université Hofstra (Long Island), il s'inspire des travaux de la prêtre américaine et mondiale des *trauma studies*, Cathy Caruth, et de son travail sur la crise de la vérité (*crisis of truth*) qu'elle perçoit, dans la tradition de l'école critique de Yale, comme trait essentiel du trauma. Pour Caruth, en effet,

⁴ Norgaard, et elle n'est pas la seule, fait référence à Festinger (Norgaard 67).

le trauma se caractérise par une expérience qui est *unclaimed*, à savoir, littéralement, non réclamée, ou en souffrance, comme on dit d'un courrier qu'il est en souffrance, selon l'heureuse expression de Marc Amfreville.⁵ Cette expérience est bien évidemment en souffrance sous l'effet de la latence inhérente au trauma, selon laquelle il est impossible d'avoir accès à un événement qui représente une immense violence pour le sujet, et qui n'est donc pas assimilé car, s'il l'était, il menacerait le sujet d'effondrement. Stocké dans une mémoire traumatique inaccessible, l'événement radical ne sera donc perçu qu'au terme d'un temps de latence, que Caruth décrit en termes de retard ou de *belatedness* : l'événement violent n'est pas perçu ou pas totalement perçu au moment où il se produit. D'où l'impossibilité d'y avoir accès, de le réclamer, de le récupérer, et d'où l'incapacité d'agir sur cet événement et de commencer peut-être, ce faisant, à en limiter les effets. Ce modèle extrême du trauma décrit par Freud et repris par Caruth (entre autres), nous confronte au paradoxe d'une expérience réalisée et inaccessible, d'une connaissance et d'une non connaissance. Il est repris par Zimmerman en des termes convaincants : « la crise climatique nous situe là où nos structures fondamentales et représentations s'emmêlent étroitement avec un non-savoir qui menace de dissolution à la fois le savoir et le su produits par de tels systèmes » (Zimmerman 6 ; traduit par mes soins). La violence du trauma, qui provoque non-inscription de l'événement radicalement menaçant, pourrait de

⁵ *Ecrits en souffrance*. Paris : Houdiard, 2009.

ce fait faciliter le déni : l'insu court-circuite la réalité de l'expérience, dans les termes d'une dissociation qui va au-delà de la dissonance. En d'autres termes, face à des violences trop insupportables, ce qui implique clairement des événements dangereux liés à la crise climatique, le référent dépasse et déborde toujours nos capacités perceptives et, partant, cognitives. Nous serions ainsi confrontés (ou, précisément, pas confrontés ou partiellement confrontés) à des hyperobjets dont la totalité ni la violence absolue ne peuvent être appréhendés, ou à une violence qui est toujours ailleurs, car trop lente et seulement perceptible par intermittence. Nous serions placé face à cette spectralité du changement climatique qui est partout et nulle part à la fois : qui se manifeste de manière critique par intermittence, qui fait retour dans le présent sans pouvoir nécessairement être inscrite dans un récit qui permettrait de la mettre à distance et, partant, de la circonscrire. Le trauma ferait ainsi le lit du déni en ceci qu'il accuserait le biais représentationnel défavorable à la représentation de la violence climatique (Zimmerman 17).

Littérature

Cet achoppement à se (re-)présenter à soi-même une réalité et une expérience signe des affinités avec la figuration fictionnelle, qui autorise à fonder des analogies, où à tout le moins à observer des fonctionnements convergents. Surtout, le roman permet de proposer des récits qui permettent de poser un cadre de référence autour de la question environnementale afin d'en faciliter la mise en

visibilité et, partant, de solliciter l'attention sur ces problèmes. En d'autres termes, la *cli fi* donne à voir non seulement ce qui est invisible (car distant géographiquement et temporellement), mais aussi ce qui est tellement visible et proche de nous que nous ne le voyons pas. De ce point de vue, la fiction nous éveille à la perception de l'ordinaire, en ceci que les multiples effets du réchauffement climatique, qu'ils soient spectaculaires ou humbles, sont mis en avant par le biais de cadres de perception qui, précisément, éduquent notre perception et notre attention, nous permettant au passage de comprendre qu'il s'agit bien de capacités qu'il convient d'armer. La *cli fi* (comme une grande partie de la fiction, serais-je tenté d'ajouter), s'assigne une tâche à la fois éthique et politique, nous invitant à voir ce qui compte/*what matters*. Pour ce faire, elle affiche une nette préférence pour des situations concrètes et diverses formes d'incarnation, tournant le dos aux abstractions et, de ce fait, s'attaquant directement à la distance, cette ennemie de l'attention qui est aussi puissant levier du déni. Le texte romanesque permet ainsi de considérer (dans le sens que la philosophe française Corine Pelluchon prête à ce terme), en invitant à poser le regard et les sens sur des singularités dont la fiction présente une incarnation avec ses outils propres et selon diverses modalités de la ressemblance : d'aspect, d'effet, par contact, notamment (je me réfère ici à des distinctions introduites par Georges Didi-Huberman). En posant ce cadre et en modifiant les cadres de la perception et de l'attention, il invite à considérer, et à se soucier—version

française du *what matters* que je choisis d'évoquer ici en empruntant les mots de Baptiste Morizot :

ce n'est pas parce qu'on démontre rationnellement ou déduit logiquement que les vivants ont de la valeur que l'on s'en soucie, c'est parce qu'on s'en soucie qu'on leur confère de la valeur. Le souci est premier, il est la force qui fait bouger les lignes architectoniques de l'attention politique, entre ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Le souci a cette ambiguïté fondatrice : il est en même temps préoccupation et sollicitude. Il est un signal qui nous révèle que quelque chose compte. (Morizot 270)

Le souci, produit par la présentation de singularités, est également un puissant moteur de l'imagination, cette capacité de surmonter les distances pour se mettre à la place de. Ailleurs et plus tard.

Et pour ce faire, la *cli fi* dispose de diverses modalités de présentation, notamment génériques, afin de figurer l'omniprésence du déni ou, plus spécifiquement, d'attirer l'attention sur le déni. Je propose d'en esquisser une poétique et de les placer sur un spectre qui va de l'explicite à l'implicite.

Je verrais d'abord, dans la partie résolument explicite, des ouvrages tel celui de Nevil Shute, *On the Beach* (1957), œuvre post-apocalyptique dans laquelle l'humanité est en cours de destruction après qu'une guerre nucléaire survenue dans l'hémisphère nord a affecté le climat mondial et pousse les nuages radioactifs inexorablement vers le sud de la planète. Le roman propose une évocation des

derniers mois d'un groupe d'Australiens soumis à un compte à rebours impitoyable et thématise les divers types de déni, de l'hédonisme à la dissociation, dans un protocole ultra-réaliste.

Toujours très explicite, mais un peu moins peut-être car empruntant les voies de l'allégorie, *Solar* d'Ian McEwan utilise le potentiel de la satire et présente un protagoniste caricatural, défenseur opportuniste de la lutte contre le réchauffement climatique entraîné par une boulimie de trajets, de divers biens de consommation, de femmes, de nourritures plus riches et carnées. Ses aveuglements, mensonges et compromis avec la réalité empirique le conduisent à une catastrophe personnelle : son décès par crise cardiaque massive dans l'*explicit* du roman.

Utilisant des manières plus implicites de figurer le déni, *The Long Dry* du Gallois Cynan Jones s'attaque à la représentation du trauma lié aux effets du réchauffement climatique sur une exploitation agricole et, de ce fait, montre les effets de hyperobjets très imparfaitement perçus et entrevus, établissant la métalepse en figure maîtresse, qui permet d'appréhender les causes et objets par le biais de leurs conséquences. La perception du protagoniste est mêlée aux préoccupations ordinaires qui empêchent une prise de conscience claire et entraînent une fuite en avant et un optimisme forcé alors que le lecteur, grâce à un puissant jeu de correspondances qui emprunte à l'esthétique baroque, a accès à une figuration d'une forme de trauma transgénérationnel que le protagoniste achoppe à cerner.

Plus ténue, plus diffuse, et plus radicalement mimétique, la présentation du déni au regard du réchauffement climatique que propose Jon McGregor dans *Reservoir 13* fonctionne par juxtaposition de tranches de vies en des paragraphes interminables qui sont aussi des chapitres. Il évoque l'existence globalement paisible d'une communauté rurale et de l'environnement naturel dans lequel elle se situe et, de loin en loin, importe les nouvelles d'une réalité profondément différente et menaçante, mais fugace, qui revient telles les bribes d'un refrain toutes les cinquante pages environ, figurant par défaut, en une lueur de lucidité, l'ampleur du déni dans son ordinaire :

Dans son atelier, Geoff Simmons se lave les mains à l'évier profond en pierre, l'eau claire dissolvant l'argile et s'écoulant en un jet laiteux par le trou d'évacuation et dans la trappe en dessous. Les pots humides sur le plateau sèchent et le four commence tout juste à chauffer. Dans la haie devant la fenêtre de M. Wilson, un merle attend sur son nid d'œufs bleu-vert que les poussins percent les coquilles. La télévision diffuse des images d'inondations dans le nord de l'Europe : des hommes en imperméable tirant des canots pneumatiques dans les rues, des ponts effondrés, du bétail noyé. Lorsque le salon de thé ouvre pour la saison, la passerelle n'a pas encore été reconstruite. Le conseil paroissial écrit d'urgence à Culshaw Hall, qui répond que cela relève de la responsabilité du parc national. Le parc national n'est pas d'accord. Le gardien de la rivière dit qu'il ne peut faire que ce qu'on lui

demande. Les premiers nymphalis commencent à s'accoupler, volant les uns après les autres au-dessus des lits d'orties jusqu'à ce que les femelles s'installent quelque part hors de vue et attendent que les mâles les rejoignent. (McGregor n.p., traduit par mes soins).

Voir présentation Powerpoint pour références bibliographiques.